

Après ce coup vigoureux, le cardinal Aquaviva ne fut que us respecté dans Rome, et il savait se défaire, de façon ou d'autre, de ceux qui lui faisaient ombrage. Les Mémoires de Casanova, au style près, fort supérieurs à *Gil Blas*, peignent bien ce cardinalone et sa manière d'agir envers une jeune fille. Quant à sa conduite politique, le président de Brosses fait un récit charmant de ses faits et gestes dans le conclave de 1759.

Devenu vieux, les passions mondaines se calmèrent, la peur de l'enfer resta, et le cardinal Aquaviva voulut faire publiquement amende honorable des *rigueurs salutaires* qui avaient rempli sa vie; mais le sacré collège s'y opposa, comme il avait fait pour le cardinal de Retz, *ob reverentiam purpuræ*.

Je ne sais trop quel parti l'on prendrait aujourd'hui envers un cardinal qui ferait tuer un insolent d'un coup de fusil. Peut-être serait-il forcé à une retraite d'un an au délicieux couvent de la Cava, près de Naples. Le valet qui aurait tiré le coup de fusil serait condamné aux galères perpétuelles et se sauverait six mois après. Il faut convenir que la peur des plaisanteries françaises a changé toute la conduite des cardinaux; Voltaire est le successeur de Luther. Rien de plus odieux à Rome qu'un livre tel que celui que vous avez sous les yeux. On protège beaucoup en revanche le savant qui ne se mêle que de vases étrusques et arrive à Rome chargé des rubans du gouvernement de son pays; car enfin il ne faut pas avoir l'air de haïr les lettres. Quelques cardinaux ne tarissent pas en plaisanteries sur le pauvre diable de voyageur qui court le monde à ses frais; ils triomphent des vexations auxquelles il est en butte de la part des consuls et gendarmes. L'un d'eux disait chez M. l'envoyé de \*\*\* : « Il faut croire que ces pauvres hères n'ont pas de pain chez eux. »

Paul, qui était présent, s'empara de la parole, raconta qu'il

était électeur, et prit cette occasion d'expliquer aux assistants toute notre loi d'élections, les fonctions de la Chambre des députés, les pétitions contre les curés qui refusent les sacrements, les arrêts des cours de justice contre les *Contrafatto*, etc., etc., etc. Bientôt il vit autour de lui un cercle de trente personnes, parmi lesquelles trois cardinaux curieux et deux autres pleins d'humeur, *e di stizza*. La vengeance fut complète. Chez ce peuple moqueur, heureux l'homme qui peut inventer une plaisanterie et la suivre avec sang-froid! Cette description de la publicité qui poursuit en France les petits péchés de tout le monde, faite devant des cardinaux ennemis, a semblé délicate à la malice romaine. Paul en est devenu célèbre; dans les cercles on demande à le voir.

#### COLONNE TRAJANE.

15 juin 1828. — L'an 99 de Jésus-Christ, et de Rome 867, le sénat dédia cette colonne à Trajan, qui était alors occupé à faire la guerre aux Daces, et mourut en Syrie avant d'avoir vu ce monument terminé. Dion Cassius raconte que Trajan désira que cette colonne fût élevée sur son tombeau; il voulut que la postérité sût que, la place lui manquant, il avait fait enlever une partie du mont Quirinal égale en hauteur à celle de la colonne. Les deux dernières lignes de l'inscription antique du piédestal indiquent clairement cette intention.

Cassiodore dit que les os de Trajan, renfermés dans une urne d'or, furent placés sous la colonne qui porte son nom. Il fut le premier de tous les Romains dont les restes furent ensevelis dans la ville. Cette colonne, haute de cent trente-deux pieds, depuis le pavé jusqu'à la partie la plus élevée de la statue, est composée de trente-quatre blocs de marbre blanc, unis ensemble par des crampons de bronze. La colonne pro-



prement dite est composée de vingt-trois blocs de marbre; son diamètre inférieur est de onze pieds deux pouces, qui, près du chapiteau, se réduisent à dix pieds.

Le piédestal a quatorze pieds,

Le socle trois,

La colonne, avec sa base et son chapiteau, quatre-vingt-dix,

Le piédestal de la statue, quatorze,

Et enfin la statue, onze.

Cette colonne est plus haute d'un pied et demi que celle de Marc-Aurèle, et son sommet, comme nous l'avons dit, est au niveau du mont Quirinal. On y monte par un escalier tournant taillé dans le marbre; il y a cent quatre-vingt-deux marches de deux pieds deux pouces de longueur. Cet escalier est éclairé par quarante-trois petites ouvertures.

En 1588, Sixte-Quint fit placer sur le piédestal où était autrefois une statue de Trajan en bronze doré celle de l'apôtre saint Pierre, ouvrage médiocre de Thomas della Porta. Tout le monde sait que cette colonne est entourée d'un bas-relief en spirale; il suit la direction de l'escalier intérieur et fait vingt-trois fois le tour de la colonne. Les diverses parties de cet immense bas-relief représentent des sujets pris dans les deux expéditions de Trajan contre les Daces. On y distingue des marches d'armées, des batailles, des campements, des passages de fleuves, etc. Il paraît que les bas-reliefs ont été faits sur place; les figures ont en général deux pieds de proportion. Le sculpteur a conservé un peu plus de relief à celles qui sont près du chapiteau; elles sont aussi d'une proportion un peu plus forte. On a compté jusqu'à deux mille cinq cents figures. Apollodore de Damas, artiste distingué, fort aimé de Trajan, fut l'architecte de ce monument, et peut-être l'auteur des bas-reliefs.

Les seuls bas-reliefs des marbres d'Elgin, à Londres, me

semblent supérieurs à ceux-ci. J'avouerai qu'à mon gré les statues rapportées d'Athènes par lord Elgin, l'emportent sur l'*Apollon*, le *Laocoon*, etc.

Les bas-reliefs de la colonne Trajane me paraissent offrir un modèle parfait du *style* historique; rien n'y est recherché, rien n'y est négligé. Les jointures des corps sont traitées avec un grandiose presque digne de Phidias; c'est le portrait le plus parfait que les Romains nous aient laissé d'eux-mêmes, et tôt ou tard on placera des gravures de ces actions militaires dans toutes les histoires romaines.

Sous le règne de Napoléon, l'intendant de la couronne à Rome a fait enlever la terre qui cachait les colonnes de la magnifique basilique placée au midi de la colonne Trajane. Celle-ci fut élevée dans un espace très-étroit (de soixante-seize pieds de long sur cinquante-six de large), que l'on ne put obtenir qu'en attaquant le roc. Les partisans outrés de l'antiquité prétendent que cette colonne, entourée d'édifices fort élevés, devait produire un beaucoup meilleur effet. Il est sûr que la lumière, venant de haut, devait donner plus de relief aux figures, et, en montant sur les bâtiments voisins, on pouvait les apercevoir de plus près.

Nous ne reparlerons pas ici de la basilique que le dix-neuvième siècle a vue renaître au pied de la colonne Trajane. Nous sommes descendus ce matin dans cette vaste place, plus basse de dix pieds que les rues qui l'environnent; c'est avec un plaisir toujours nouveau que nous marchons sur le pavé de marbre de la basilique de Trajan.

La maladresse de l'architecte moderne (c'est, je crois, M. Valadier) a élevé un mur qui ôte la vue de la basilique aux personnes qui passent dans la rue du côté opposé à la colonne. Malgré cette absurdité, cette restauration n'en est pas moins la plus belle de Rome.



Les savants qui font imprimer des itinéraires de Rome n'obtiendraient pas la licence du *maestro del sacro palaxzo* (censeur en chef) s'ils indiquaient les travaux exécutés par ordre de Napoléon. Tous ces grands ouvrages, qui auraient immortalisé dix pontificats, sont censés faits d'après les ordres de Pie VII. Plusieurs itinéraires, par exemple celui de Féa, imprimé en 1821, ont poussé la prudence jusqu'à ne pas même faire mention de la basilique que nous venons de revoir. Ce trait rappelle cet enfant de bonne maison qui disait à sa mère que Louis XVIII avait été un roi bien guerrier. On fit des questions à l'enfant, et l'on découvrit que, dans les livres d'histoire des collèges de jésuites, Napoléon est représenté comme un général habile auquel Louis XVIII confiait le commandement de ses armées.

3 juin 1828. — Je suppose que Dancourt fut un peintre fidèle des mœurs de son temps. Avant la révolution, un cordonnier, un procureur, un médecin, avaient en quelque sorte le cœur de leur état. Le médecin, l'avocat, n'arrivaient dans le monde que d'une façon subalterne; maintenant Paris est une république où règne l'égalité, et l'on est homme de société avant tout, car chacun sait bien que l'on n'arrive à la fortune et à la gloire que par les relations de salon.

A Rome, on songe à être heureux en satisfaisant ses passions; chacun suit l'impulsion de son âme, et cette âme ne prend nullement la couleur du métier dont l'homme se sert pour gagner sa vie. Il n'y a rien d'étroit et de bas dans la façon d'agir du cordonnier; et, si demain le hasard lui envoyait une grande fortune, il ne serait point trop déplacé dans la haute société. Tout au plus y marquerait-il par son énergie, car ici comme partout l'éducation française a étioilé les hautes classes. L'an passé, les tribunaux nous ont appris plusieurs

assassinats commis par amour; les accusés appartenaient tous à cette classe ouvrière qui, grâce à sa pauvreté, n'a pas le temps de songer à l'opinion du voisin et aux convenances. M. Lafargue, ouvrier ébéniste, auquel la cour d'assises de Pavie vient de sauver la vie, a plus d'âme à lui seul que tous nos poètes pris ensemble, et plus d'esprit que la plupart de ces messieurs. En Italie, Cimarosa a peint les passions du peuple.

Ce matin nous étions à Tivoli. Notre excellent vetturino, qui est devenu notre ami, mais que je ne nomme point de peur d'attirer la persécution sur lui, a rencontré au café son camarade Berinetti, dont il nous avait beaucoup parlé. J'ai offert du punch à ce brave homme.

L'an passé, Berinetti se trouvait à Venise, il aperçut dans une des *calle* ou petites rues les plus obscures, une jeune fille dont la vue le frappa d'autant plus, qu'à peine l'eut-elle entrevu, elle détourna la tête en pleurant. Berinetti resta immobile un instant, puis se dit: « C'est la Clarice Porzia, de Terni. » Un an auparavant, il avait mené de Rome à Naples cette jeune personne, et son père, riche négociant de Terni. Berinetti, dont je rapporte les propres paroles, car c'est lui qui est le héros de l'histoire, se dit: « La présence de la Clarice à Venise, et surtout sa manière de fondre en larmes en me voyant, ne sont pas naturelles, il faut que je m'en éclaircisse. » Du moment que cette idée est venue à ce brave homme, il néglige toutes ses affaires, il passe les jours et les nuits à rôder dans les rues voisines de celle où il avait aperçu la Clarice Porzia.

— Et vos voyageurs? lui ai-je dit.

— Je devais partir en effet et avec quatre bons voyageurs (ce qui veut dire bien payants), mais je leur ai dit que l'un de mes chevaux était malade, et les ai cédés à un camarade. Je me serais regardé comme l'être le plus vil, si je n'avais pas



suivi mon idée de retrouver la Clarice. Enfin, le quatrième jour, entrant accablé de fatigue dans une petite boutique où l'on vend du vin grec et des petits poissons frits, que vois-je? si ce n'est la Clarice, plus belle que jamais, mais bien pâle et bien maigre. J'ôte mon chapeau et m'approche d'elle avec respect; elle voulait me fuir, je la supplie de m'écouter. « J'ai quelque chose à vous dire! » m'écriai-je; ce fut mon bon ange qui m'inspira cette idée. « Monsieur votre père se porte bien, il vous fait ses amitiés et m'a chargé de vous remettre quatre sequins. — Hélas! c'est impossible, » reprit-elle en pleurant. On est fort curieux à Venise, je vis qu'on commençait à nous regarder et que la Clarice ne voulait pas être entendue; je lui donnai le bras, nous montâmes dans une gondole. Là, elle fondit en larmes, je l'encourageai de mon mieux; grand Dieu comme elle était pâle! « Je suis une fille perdue, me dit-elle enfin. Je me suis laissé enlever par le Ceccone. — Qu'il n'en soit pas ainsi! » m'écriai-je; car, monsieur, il faut que vous sachiez que le Ceccone est un vetturino napolitain, le plus mauvais sujet qu'il y ait sur la route de Bologne à Naples, un homme sans cœur et scélérat consommé. Enfin, monsieur, il avait enlevé cette jeune fille de dix-huit ans, avait mangé tout l'argent de ses bijoux, et puis l'avait abandonnée à Venise, où elle vivait depuis six semaines avec quinze centimes par jour. Je fis comme celui qui riait : « Tout cela n'est rien, mademoiselle; demain, nous partons pour Terni. — Ah! je n'oserai jamais revoir mon père. — Je vous promets qu'il ne vous grondera pas. » Le lendemain, nous partîmes. Arrivés à Terni, je la cachai dans une cassine à un quart de mille de la ville; elle m'avait dit en voyage que jamais son père ne lui pardonnerait d'avoir fui avec Ceccone, un si mauvais sujet! « Eh bien, je dirai que c'est moi qui vous ai enlevée. » Je m'exposais à être assassiné; mais je voulais mener à bien cette affaire.

En entrant dans Terni, je me recommande au bon San Francesco d'Assisi. J'entre chez le père : il était sans armes; mais, pour plus de précaution, je lui demande de me suivre au café. Là, je m'enferme avec lui dans un cabinet, aussitôt il se met à pleurer. « Vous m'apportez des nouvelles de la Clarice, me dit-il. — Oui, lui dis-je, si vous voulez me jurer de ne faire aucun mal à elle, ni à l'homme qui l'a enlevée. » Au bout d'une heure de bonnes paroles, je le vis calme, alors je lui avouai que cet homme était moi. Le pauvre homme n'avait aucun projet sinistre. Je lui dis que, quoique marié, j'avais eu un moment de faiblesse; je le conduisis à sa fille. Ah! monsieur, quel moment! Enfin, elle a passé six mois dans un couvent de Rome, je tremblais que le père ne voulût l'y laisser; mais non, c'est un brave homme, il vient de la bien marier à Spolitto. »

J'ai passé une heure avec le brave Berinetti, qui m'a raconté plusieurs traits qui compromettent de vénérables personnages, et seraient comme une tache noire dans ce livre, si je les répétais.

En nous ramenant à Rome, notre vetturino nous disait : « Ce qu'il y a de singulier, c'est que jamais le père de la Clarice n'a rendu à Berinetti les quatre-vingts écus que toute cette affaire lui a coûtés, et le signor Porzia sait toute la vérité, car ce scélérat de Ceccone lui a écrit que c'était lui qui avait séduit la Clarice, et non point Berinetti. Ceccone a écrit à celui-ci qu'il ne mourrait que de sa main, et il tiendra parole : « *Non vorrei esser nei panni di Berinetti.* — Je ne voudrais pas être dans les habits de Berinetti. »

Je sens que cette histoire ne mérite pas trop d'être imprimée : pour moi, j'étais transporté de la grandeur d'âme de ce pauvre vetturino; elle éclatait dans son regard et dans le récit de vingt détails que je supprime comme trop longs. Il ne se



croyait qu'adroit et nullement généreux; on voyait qu'il avait employé tout son esprit à ménager la réconciliation avec le père, et à ne pas recevoir un coup de couteau au moment de l'aveu.

Cette histoire a plu à nos compagnes de voyage, je leur présenterai Berinetti. Frédéric nous dit : « Molière fut chargé, par Louis XIV, de donner un modèle idéal à chaque classe de ses sujets, et de poursuivre par le ridicule tout ce qui hésiterait à se conformer à ce modèle. Colbert obtint que les gens de finance seraient exemptés de cette classification. Les hommes bizarres qu'un grain de folie porte à écrire, auraient pu braver les plaisanteries; on inventa pour eux l'Académie française. Ainsi toute liberté dans les petites choses, tout imprévu fut chassé de France. Nous sommes maintenant dans une transition qui durera cent ans; et le nouvel ordre moral qui succédera à ce que nous voyons, d'abord sera supérieur à tout ce qui existe en Angleterre ou ailleurs, comme le dernier en date, et comme établi dans un siècle de lumières et d'examen. Cette nouvelle société commencera par jeter au feu tous les livres actuels; Montesquieu même sera ridicule alors; Voltaire puéril, etc. Lord Byron paraîtra, dans cette postérité reculée, comme un poète obscur et sublime que le vulgaire croira presque contemporain du Dante. »

15 juin 1828. — Hier soir M. Von St\*\*\*, savant aimable, parlait à nos compagnes de voyage du lieu où furent exposés Rémus et Romulus enfants. Si le fait n'est pas vrai, du moins il a été eru par ce peuple étonnant, qui, quelles que soient ses fautes, fera à jamais, comme Napoléon, l'occupation des hommes qui ont reçu du ciel le feu sacré.

Dès le grand matin, à cause de la chaleur, nous étions tous au Velabro. C'est là que le berger Faustulus trouva les fonda-

teurs de Rome. Dans ce petit espace, près du Tibre, derrière le mont Capitolin, il y avait un étang alimenté par les eaux du fleuve; ce fut dans la forêt, sur les bords de cet étang, que Rémus et Romulus furent allaités par la louve. Plus tard on passait cet étang en barque, et il fut dit : *Velabrum, à vehendis ratibus*.

Tarquin l'Ancien dessécha ce marais, et sur ce sol s'éleva l'un des plus beaux quartiers de Rome, telle qu'elle exista sous les rois. Il faut, quand on regarde des ruines, avoir toujours présents à la pensée les cinq âges de la ville éternelle. Elle a été la Rome des rois, celle de la république; elle fut magnifique sous les empereurs, misérable et en proie aux factions dans le moyen âge et jusqu'au règne d'Alexandre VI, ensuite somptueuse et toute royale sous Jules II et Léon X. Jusqu'au temps des Gracques, l'architecture fut sévère, et ne chercha que l'utile; les Romains pouvaient dire :

Nous n'avons, au lieu d'or, que du fer, des soldats.

L'imagination de nos compagnes de voyage était tout à fait transportée dans les premiers temps de Rome; je n'ai eu garde de détruire leur plaisir, en disant que, grâce à la longévité des temps primitifs, les rois de Rome avaient régné deux cent quarante-quatre ans à eux sept, ce qui donne à chacun trente-quatre ans de règne. Rien n'éteint l'imagination comme l'appel à la mémoire ou au raisonnement. Voilà pourquoi les prédicateurs actuels sont si ennuyeux; ils raisonnent contre Voltaire, Fréret, etc.

Nous sommes allés voir, sur les bords du Tibre, ce joli temple de Vesta, si bien mis en évidence par l'administration de Napoléon (1810), et dont le nom présent est Hercule vainqueur (*tempio di Ercole vincitore*). Le portique circulaire, formé de



dix-neuf colonnes cannelées de marbre blanc et d'ordre corinthien, est charmant. La hauteur des colonnes, y compris la base et le chapiteau, est de trente-deux pieds, leur diamètre de près de trois. Ces colonnes s'élèvent sur plusieurs marches, et la circonférence du portique circulaire est de cent cinquante-six pieds. Le diamètre de la *cella* ou sanctuaire est de vingt-six pieds. Quelque personnage riche devrait bien remplacer le vilain toit de tuiles, en forme de champignon, qui abrite ces colonnes, par un entablement dans le genre de celui du temple de Tivoli. Ce qui reste du temple de Vesta ou d'Hercule indique que tel fut autrefois son aspect; il ne manque qu'une colonne, l'entablement et la couverture. Le mur de la *cella* circulaire est en marbre blanc, et les blocs sont très-bien joints.

Le style des chapiteaux et la proportion peut-être un peu trop svelte des colonnes indiquent que le temple de Vesta a été refait vers le temps de Septime Sévère. On l'appelle aussi Saint-Étienne aux carrosses (*San-Stefano alle carrozze*). Une réparation de trois cents louis en ferait une aussi jolie chose que le temple de Diane à Nîmes.

La pauvreté des matériaux employés pour le temple de la Fortune Virile, situé à quelques pas du temple de Vesta, est précisément ce qui l'a rendu si intéressant à nos yeux. Très-probablement nous sommes ici en présence d'un monument bâti du temps de la république. Voici la fable convenue. Ce temple fut élevé par Servius Tullius, sixième roi de Rome; il voulut remercier la fortune qui d'esclave l'avait fait roi. La forme de cet édifice est un carré long; il est entouré de dix-huit colonnes, dont six sont isolées, et les autres à demi engagées dans le mur. Ces colonnes, d'ordre ionique et cannelées, ont vingt-six pieds de hauteur, elles sont de tuf et de travertin.

On les voit misérablement recouvertes de stuc, ainsi que

l'entablement sur lequel on distingue des enfants, des candélabres et des têtes de bœuf; les frontons sont d'une bonne proportion. Ce temple, élevé sur un grand soubassement, fait un très-bel effet depuis qu'il a été déterré par ordre de Napoléon. Ce prince n'osa pas le rendre à sa beauté primitive en supprimant l'église et faisant démolir tout ce qui a été fait pour changer le temple en église. Elle fut dédiée à la Vierge en 872, e appartient aujourd'hui aux Arméniens catholiques.

Nous avons passé devant la maison attribuée à Cola di Rienzo; une inscription annonce qu'elle fut élevée par Nicolo, fils de ce Crescentius qui, ainsi que Cola di Rienzo, rêva la liberté au milieu d'un siècle indigne d'elle.

Nous sommes arrivés aux ruines du Ponte Emilio; ce fut le premier que Rome vit construire en pierres. La voûte fut la grande invention de l'architecture primitive; pendant longtemps, en Grèce, une colonne fut jointe à la voisine par une poutre ou des pierres plates. Les Étrusques, peuple savant, avaient l'usage de la voûte.

Le pont Emilio, commencé par Marcus Fulvius, censeur, l'an 557 de Rome, fut terminé par Scipion l'Africain l'an 612; restauré par Jules III, il tomba en 1564; rétabli en 1575, une moitié fut emportée par l'inondation de 1598.

Par un sentier rapide voisin de ce pont, nous sommes descendus à une petite barque, à l'aide de laquelle nous avons examiné cette *Cloaca maxima* tant admirée par Montesquieu, et avec raison. Quelle passion pour l'utile avaient ces premiers Romains!

Notre disposition à être touchés des choses antiques continuant toujours, nous sommes allés visiter les restes charmants du théâtre de Marcellus. C'est ce neveu d'Auguste, immortel à cause de quelques vers de Virgile: *Tu Marcellus eris!* Ce grand poète les lut en présence d'Octavie, qui venait de perdre



ce fils si aimable. Cette action de Virgile est d'une âme bien avilie par le despotisme, dit le sévère Alfieri; avait-il peur que Rome ne manquât de maîtres? Alfieri était riche, et Virgile était pauvre. Le gentilhomme piémontais n'a que trop raison lorsqu'il parle des gens de lettres à *impulso artificiale* (à vocation pécuniaire). Je demande pardon de cette foule de petites digressions. C'est en disant tout ce qui nous passe par la tête que nous arrivons à notre grand objet, ne pas ennuyer nos compagnes de voyage en leur faisant voir des ruines laides pour des yeux dévoués à la mode.

Dix ans après la mort de ce Marcellus qui eût régné sur Rome, Auguste fit la dédicace de ce théâtre. Les Romains eurent le plaisir de voir tuer sous leurs yeux six cents bêtes féroces. Aujourd'hui, on chanterait une cantate où les vertus du prince seraient académiquement célébrées. A l'arrivée de l'empereur François d'Autriche à Milan, Monti a chanté le retour d'Astrée. Apparemment la justice avait été exilée du temps des Français, et revenait avec le gouvernement de M. de Metternich! Monti était pauvre comme Virgile.

Le seul Jean-Jacques Rousseau a su rester pauvre et gagner aux échecs M. le prince de Conti, tout en étant fou du bonheur de recevoir la visite d'un prince. Après cette digression, continuant le métier de cicerone, j'ai raconté que, le jour de la dédicace du théâtre de Marcellus, la chaise curule d'Auguste s'étant rompue tout à coup, il tomba tout de son long sur le dos, ce qui fit grand plaisir aux vieux jacobins de Rome.

Si vous voulez oublier l'énorme toit si laid du théâtre de la rue Ventadour, sa façade peut donner une idée de ce qui reste du théâtre de Marcellus. Cet édifice formait un demi-cercle dont le diamètre avait trois cent soixante-dix pieds; il pouvait contenir vingt-cinq mille spectateurs. Ce qui nous en reste

aujourd'hui, ce sont deux rangs d'arcades élégantes; elles environnaient la partie occupée par les spectateurs (vers la Piazza Montanara). Les colonnes engagées des arcades inférieures sont d'ordre dorique; les arcades plus élevées sont ioniques.

Cette ruine est si jolie, entre si bien dans l'œil, comme disent les artistes, que la plupart des architectes, lorsqu'ils ont à placer l'ordre ionique sur l'ordre dorique, suivent les proportions du théâtre de Marcellus. Probablement il y avait un troisième ordre plus élevé. Dans vingt ans, nous serons moins barbares pour l'architecture; l'on ajoutera peut-être ce troisième ordre au théâtre Ventadour, et le vilain toit sera caché. Le théâtre de Marcellus est construit de gros blocs de travertin.

Comme tous les monuments un peu solides de la Rome antique, comme le tombeau de Cecilia Metella, comme l'arc de Janus Quadrifrons au Velabro, le théâtre de Marcellus a servi de forteresse dans le moyen âge. Les Pierleoni l'occupèrent, ensuite les Savelli; plus tard, la famille Massimi fit construire sur les ruines de ce théâtre le palais que l'on voit aujourd'hui. Peruzzi fut l'architecte. M. Orsini, propriétaire actuel, vient de le faire restaurer. On arrive dans la cour du palais par une longue rampe; elle suit l'exhaussement formé par les ruines du théâtre antique.

Si vous vous sentez un jour un accès de curiosité bien courageux, vous pouvez l'employer à étudier le théâtre de Marcellus et le palais Massimi. Chaque monument de Rome a donné lieu à deux ou trois volumes in-folio. Dans le genre historique, c'est tout ce qu'offrent de passable les bibliothèques du pays.

De gros nuages noirs annonçaient une tempête; au lieu de courir dans la campagne de Rome, nous sommes revenus à



l'arc de Janus Quadrifrons. Cet édifice massif offre en effet quatre fronts, et il est assis sur quatre gros piliers. On trouvait dans la Rome antique plusieurs de ces arcs nommés Janus et qui avaient pour but d'offrir un abri contre l'ardeur du soleil, souvent fort dangereuse ici. On a les noms et l'emplacement de cinq ou six vastes portiques qui servaient au même usage. Le plus agréable, selon moi, était au noviciat des jésuites à Monte-Cavallo. L'hiver, on se rassemblait autour de ces abris pour prendre le soleil et parler politique. Dans beaucoup de villes d'Italie, les jours de soleil, en hiver, on voit encore les habitants, enveloppés dans leurs grands manteaux, se réunir à l'abri de quelque mur, pour chercher les plaisirs de la conversation. Nous avons retrouvé cet usage même à Vérone, ville tellement avancée vers le nord.

L'arc de Janus Quadrifrons est composé de grands quartiers de marbre blanc; ses quatre gros piliers s'élèvent sur un soubassement; les deux parties extérieures de chaque pilier sont ornées chacune de six niches, ce qui est de fort mauvais goût. Ce n'est guère que dans le siècle de Septime-Sévère (195) que l'architecture a pu arriver à ce point de décadence. Ces sortes d'ornements mesquins étaient tout à fait à la mode sous Dioclétien, l'an 284. La mode, qui ne vit que de changements, commençait à s'introduire dans un art dont les résultats durent quinze ou vingt siècles. La raison publique était affaiblie, rare bonheur pour les tyrans fous ou stupides qui régnaient sur Rome.

Les trous que l'on remarque dans l'arc de Janus Quadrifrons sont attribués à la patience des soldats barbares qui cherchaient les crampons de fer employés pour lier les blocs de marbre. M. Sterni nous a fait remarquer que plusieurs de ces blocs avaient déjà servi à d'autres édifices.

Quelle que fût pour les détails la décadence de l'art à l'épo-

que de Septime-Sévère, il paraît que les novateurs manquaient de hardiesse; car le plan général de cet arc fait encore plaisir à l'œil. La proportion du plein et du vide est bonne, ainsi que celle de la hauteur et de la largeur. Les fortifications barbares qui couronnent cet édifice ont été élevées par la famille Frangipani, dont ce monument formait la forteresse. Il n'y a que peu d'années que cette grosse masse a été débarrassée des douze ou quinze pieds de terre qui lui ôtaient toute physiologie.

Cet arc avait été bâti dans le Forum Boarium (marché aux bœufs). Ce furent les marchands de bœufs et banquiers du Forum Boarium qui élevèrent l'arc de Septime-Sévère que l'on voit ici près et dont l'ouverture est de forme carrée; on y remarque une inscription et des bas-reliefs d'un travail médiocre et fort endommagés par le temps, *edax rerum*. Un des bas-reliefs nous montre *Septime-Sévère sacrifiant aux dieux*, avec Julie sa femme. On voit dans l'autre bas-relief *Caracalla faisant un sacrifice*. On distingue la place où était la figure de Géta, effacée après sa mort violente. Mais que nous importe la description d'un monument médiocre élevé à de méprisables despotes? Il vaut mieux parler de véritables grands hommes.

Cet être mystérieux pour lequel nous sommes la postérité la plus reculée, et dont, sous le nom d'Hercule, il ne nous reste qu'une idée si imparfaite, avait élevé près d'ici l'Ara Maxima; c'est un autel qu'il s'érigea à lui-même après avoir tué Cacus. Ce voleur avait enlevé à Hercule quelques-uns de ses bœufs; il les avait cachés dans un antre du mont Aventin; mais leurs mugissements révélèrent le vol. Nous avons relu sur place, et avec un vif plaisir, ce que Tite-Live dit de cette histoire. Ces aventures étaient pour les Romains ce que sont pour nous les traditions des miracles des saints du moyen âge qui courent



encore dans nos campagnes. L'exemple de la croix de Migné nous montre comment on faisait des miracles au sixième siècle<sup>1</sup>. Mais il n'est point aussi facile de découvrir l'origine des actions grandes et simples attribuées à cet Hercule, qui, suivant l'idée sublime de Don Quichotte, semble avoir parcouru la terre pour punir les oppresseurs et secourir les faibles opprimés. C'est près du lieu où nous sommes que l'on a découvert la grande statue d'Hercule, en bronze doré, que l'on remarque au Capitole.

Ce fut près d'ici, au bas du Palatin, que Romulus commença le fameux sillon qui indiquait l'enceinte de sa nouvelle ville; sa charrue était attelée d'un taureau et d'une vache, ainsi que le prescrivait la religion, qui, dès cette époque reculée, exerçait déjà un empire immense sur les imaginations italiennes. Cela tient-il à la race d'hommes ou à la fréquence des tremblements de terre et des orages, qui, en été, sont vraiment faits pour inspirer la terreur? Ils nous font peur même à nous, sans doute à cause de l'effet électrique qui agite nos nerfs; alors nous saisissons une grosse barre de fer qui diminue notre anxiété.

Le centre de la puissance des prêtres était dans cette Étrurie, maintenant si vide de passions. Ils y jouaient le rôle que les jésuites voudraient se donner; ils désignaient les petits rois du pays, qui ne pouvaient rien faire sans leur assentiment. Je ne puis m'empêcher de voir le premier pas de l'esprit humain dans ce triomphe remporté par l'esprit sur la force brutale.

La ville de Romulus n'ayant pas été détruite par ses voisins,

<sup>1</sup> Chercher l'histoire du miracle de Migné, dans plusieurs mandements de 1327 à 1829, et dans un gros volume in-8°, publié en 1829. A Rome on nous a beaucoup parlé du miracle de Migné; deux d'entre nous ont pris le parti d'y croire. Voir pour des faits semblables l'intéressante chronique de Grégoire de Tours.

comme il est arrivé à des centaines d'autres fondées comme celle-ci par un brigand hardi, le peuple superstitieux qu'il avait rassemblé plaça un bœuf de bronze dans le lieu où il avait commencé son sillon. Les bas-reliefs et les statues étaient les inscriptions de ces peuplades anciennes qui ne savaient pas lire. Ce bœuf d'airain confirma ou donna à ce lieu-ci le nom de Forum Boarium.

Tout ce récit avait touché nos compagnes de voyage; j'en ai profité pour proposer de mettre un peu d'ordre dans nos courses, indiquées jusqu'ici par le goût du moment. Ces dames éprouvaient aujourd'hui une sorte de passion pour les temps anciens; nous avons décidé de revoir, avant de rentrer à la maison, les dix arcs qui, plus ou moins conservés, existent encore aujourd'hui dans Rome.

Un ordre quelconque dans nos courses eût semblé ridicule et ennuyeux pendant les premiers mois de notre séjour; alors nous étions sans passion; nous ne nous serions pas attendris, comme aujourd'hui, au souvenir d'Hercule faisant passer le Tibre à ses troupeaux. Il y avait un autre *draw-bach* (inconvenient). L'éducation de nos yeux n'était pas faite; ils ne savaient pas distinguer dans un portique les petites différences de formes qui indiquent le siècle d'Auguste ou celui de Dioclétien. Voici la liste des dix arcs, dont six seulement sont des arcs de triomphe.

Le Janus Quadrifrons et l'arc carré de Septime-Sévère, que nous venons d'examiner.

Les arcs de Septime-Sévère, de Titus et de Constantin, que nous avons vus dès notre arrivée, en courant le Forum. Il nous reste à voir aujourd'hui les arcs de :

De-labella et Silanus,

Claudius-Drusus,

Gallien,



Saint-Lazare,  
De' Pantani.

L'arc de Portugal, près le palais Fiano, a été détruit par Alexandre VII en 1660. Nous avons débuté par monter au Cœlius, sur lequel nous avons vu l'arc des consuls Dolabella et Silanus, construit en blocs de travertin, l'an 755, afin d'y faire passer l'*acqua Julia* et l'*acqua Marcia*. Septime-Sévère et Caracalla firent passer sur cet arc l'*acqua Claudia*.

Nous avons vu, près de l'ancienne porte Capena, les restes de l'arc triomphal de Claudius Drusus. Le sénat le fit élever sur la voie Appienne, l'an 745 de Rome; il fut orné des trophées conquis sur les Germains à la suite de ces victoires qui valurent à Drusus et à ses descendants le nom de Germanicus. Caracalla fit passer sur cet arc, vers l'an 959, l'eau du mont Algidé.

L'arc de Gallien, orné de deux pilastres corinthiens et construit en travertin, fut élevé à cet empereur par un Marcus Aurélius, dont le nom se trouve dans l'inscription qu'on y voit encore. Ce monument est de peu d'importance.

Nous avons trouvé, dans la rue qui conduit à la porte de Saint-Paul, un arc de briques, reste informe d'anciennes ruines et qui ne valait pas la peine d'aller le chercher si loin. La chapelle voisine lui a valu le nom d'arc de Saint-Lazare.

L'arc de' Pantani est fort intéressant. Il est situé dans la vallée, entre le Forum et le mont Quirinal, auprès des trois magnifiques colonnes de marbre blanc surmontées d'un clocher qui ont appartenu au temple ou au Forum de Nerva. L'arc de' Pantani, qui remplace une porte de Numa, n'est autre chose qu'une ouverture dans ce mur si élevé, composé de blocs de peperino, placés sans mortier les uns au-dessus des autres, dont nous avons déjà parlé. On voit que les courses inspirées par notre nouvelle passion n'ont pas eu des résultats

bien curieux; mais elles ont mis de l'ordre dans nos idées. Nous nous figurons parfaitement les dix arcs qui existent à Rome, et nous projetons le même travail pour les palais et les églises.

Quant aux onze obélisques, nous n'avons pas eu besoin de les aller voir, nous nous les rappelons parfaitement bien.

L'obélisque du cirque d'Héliogabale est placé au milieu de la promenade du Monte-Pincio. Nous le voyons presque tous les jours une heure avant le coucher du soleil.

Nous connaissons de même les obélisques

De la place du peuple;

De la Trinité-du-Mont;

De Monte-Citorio, vis-à-vis le balcon de la Loterie;

De la Minerve; il est placé sur le dos d'un éléphant;

De la place de la Rotonde; bon à transporter ailleurs, il enterre le Panthéon;

De la place Navone: cet obélisque est placé sur un rocher percé par le Bernin, et garni de mauvaises statues colossales représentant des fleuves: cette fontaine a semblé fort belle pendant deux siècles, et l'est encore aux yeux du peuple des connaisseurs;

De Saint-Pierre;

De Sainte-Marie-Majeure;

De Saint-Jean-de-Latran;

Et enfin celui de Monte-Cavallo, placé entre les deux chevaux de grandeur colossale.

30 juin. — Depuis deux mois il s'est fait comme une révolution intérieure dans notre petite société. L'une de nos compagnes de voyage ne cherche plus à dissimuler sa passion pour la villa Ludovisi et les tableaux du Guerchin. Une autre de nos amies va souvent revoir la galerie géographique du père Danti